



*Björn-Olav Dozo, Anthony Sinoer
et Michel Bacroix*



IMAGINAIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE



fiction, figuration, configuration

Presses Universitaires de Rennes



Revue de la vie littéraire

LE DERNIER MARDI ET LE DERNIER CÉNACLE DE CALIXTE ARMEL À MALLARMÉ

Pascal DURAND

À mardi, cher Monsieur Mauclair: ceci n'est pas une carte, mais d'avance la poignée de mains d'accueil.

S.M.

Je suis très content de vous voir, de causer¹.

Le Soleil des Morts de Camille Mauclair, paru en feuilleton dans *La Nouvelle Revue* de février à mai 1898, puis aussitôt en volume chez Ollendorff, occupe un rang particulier, parmi les romans de la vie littéraire, pour avoir livré, sous les traits du poète Calixte Armel, avec l'accord de l'intéressé, un portrait à peine crypté de Stéphane Mallarmé². Son rang est particulier aussi, au sein d'une production abondante, pour avoir presque seul échappé au refoulement rétrospectif causé par le discrédit politique de l'écrivain après 1945³. Il y a sans doute quelque

-
1. Carte de visite et d'invitation adressée par Mallarmé à Camille Mauclair, citée par celui-ci dans *Mallarmé chez lui*, Paris, Grasset, 1935, p. 15. Sur les cartes de visite du poète de la rue de Rome, à la fin de sa carrière, figurait, en bas à gauche, la mention « Le Mardi de 4 à 7 ».
 2. Reconnaissable jusque dans la construction partiellement anagrammatique du nom du personnage (MALLARME/ARMEL), sinon même dans le fait que son monogramme (S/M) pourrait bien avoir surdéterminé le titre du roman (*Soleil/Morts*). Le prénom Calixte – étymologiquement, « le plus beau » – fut celui, sous l'empereur Commode, du 16^e évêque de Rome martyr puis canonisé, et le premier à avoir porté le titre de « pape ». La présence de l'« ix » dans ce prénom complète le symbolisme onomastique d'un personnage donné pour le pape et le martyr à la fois d'une mystérieuse religion du beau.
 3. La seule étude sur l'ensemble de l'œuvre est celle de VALENTI S., *Camille Mauclair, homme de lettres fin-de-siècle. Critique littéraire, œuvre narrative, création poétique et théâtrale*, Milan, Vita e Pensiero, 2003.

chose d'injuste à voir le propos de ce roman réduit à une représentation fictive du maître de la rue de Rome, alors que l'ouvrage se dédiait, sur sa page de titre, « aux insatisfaits de l'époque et d'eux-mêmes, à la souffrante foule moderne, à ceux qui attendent sans obtenir, à ceux qui rêvent sans espérer, exaltant leurs âmes éperdues vers des soleils divers, liberté, passion, ascétisme ou gloire⁴ ». Et sans doute y a-t-il également quelque chose de paradoxal à voir résister de la sorte à l'oubli, grâce à Mallarmé, un roman dans lequel l'auteur, incarné par son personnage principal, le jeune André de Neuze, entendait en réalité prendre congé de la « congrégation contemplative » soudée autour du poète. Au moment de le republier en 1924, Mauclair aura beau insister sur la portée sociohistorique générale du *Soleil des Morts* : « Je sens toutes les imperfections de ce roman de jeunesse. Pourtant je le republie, parce qu'on a bien voulu dire souvent qu'il était l'image synthétique d'une génération, un document sincère et précis sur un instant significatif de la vie française. Et je crois que c'était vrai⁵. » Guy Ducrey, en le republiant à son tour, n'en soulignera pas moins encore l'intérêt qu'il présente d'abord pour les lecteurs de Mallarmé :

Si l'on ne devait donner qu'une raison de rééditer ce roman à l'extrême fin du XX^e siècle, elle résiderait en ceci : il donne l'un des portraits les plus touchants qui soient de Mallarmé, et une évocation des plus intelligentes de son génie⁶.

Sur la ressemblance de Calixte Armel avec Mallarmé, il n'est pas utile d'insister : cette ressemblance – de physionomie, de posture, de doctrine, de propos, de routines et de cadres de vie – tombe sous le sens⁷. Et mieux vaudrait sans doute, si c'en était ici le lieu, examiner les écarts que le portrait peint par Mauclair prend à l'égard de son modèle, façon pour l'écrivain de faire sa part au romanesque et, pour l'adepte désenchanté, de sauver les apparences tout en préservant l'aura du mystère qu'il s'emploie à dévoiler⁸. Prenons plutôt le roman pour ce qu'il est,

4. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, Ducrey G. (éd.), *Romans fin-de-siècle (1890-1900)*, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1999, p. 845.

5. MAUCLAIR C., Préface au *Soleil des Morts* [éd. 1924], citée par Guy Ducrey en introduction au *Soleil des Morts*, *Romans fin-de-siècle*, *op. cit.*, p. 847.

6. DUCREY G., Introduction au *Soleil des Morts*, *Romans fin-de-siècle*, *op. cit.*, p. 851.

7. Voir, à ce sujet, VALENTI S., « Le portrait littéraire de Mallarmé dans "Le Soleil des Morts" de Camille Mauclair : vérité ou idéologie ? », *L'Analisi Linguistica et Letteraria*, n° 11, 2003, p. 475-506.

8. En ce sens, il serait intéressant d'étudier en regard de la carrière de Mallarmé (mais aussi de sa lettre « autobiographique » à Verlaine, en partie fiction *pro domo*), la biographie de son double fictionnel telle qu'elle est retracée par Mauclair au deuxième chapitre du roman (MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, *op. cit.*, p. 878-884). Entre une filiation aristocratique, une naissance à Londres, des

comme il se donne: un « Roman contemporain⁹ » livrant, selon le vœu de son auteur, « l'image synthétique d'une génération » et, s'agissant des représentations de l'écrivain fictif en société, l'image crépusculaire de l'une des formes les plus significatives de la sociabilité littéraire moderne, saisie au moment où elle est près de mourir avec le siècle qui l'a vu naître.

Un roman cénaculaire

Roman de la vie littéraire (et artistique) comme il y en eut tant après 1860 – des frères Goncourt à Catulle Mendès en passant par *Le Désespéré* d'un Léon Bloy –, *Le Soleil des Morts* appartient en effet, plus précisément, au répertoire des œuvres de divers genres ayant fait escorte, à partir de Sainte-Beuve et Balzac, à l'émergence des cénacles et à leur succession au fil d'un siècle dont la marche, rythmée par la différenciation des écritures et des écoles et soutenue par la mise en place de structures performantes de diffusion éditoriale et d'accumulation de capital symbolique, s'est confondue avec l'autonomisation du champ littéraire. Le cénacle, étant en gros à la littérature dans sa définition moderne la plus haute ce que le salon était au système des Belles-Lettres¹⁰, constitue l'une des expressions, toute microsociale, de cette autonomie aussi réfractaire à l'intrusion des pouvoirs extérieurs qu'à la confusion des cérémonies mondaines et du cérémonial littéraire. Réunion de fidèles au domicile d'un chef de file, lieu d'un *entre soi* et d'un *chez soi*, réconciliant intimité bourgeoise, désinvolture bohème et hospitalité aristocratique, instance d'inclusion d'un petit nombre d'adeptes dont le pouvoir de sélection et d'institution se mesure à la force d'exclusion qu'elle exerce sur la multitude indifférenciée de ceux qui n'y ont pas accès, soit qu'ils relèvent d'autres coteries, soit qu'ils n'appartiennent pas au monde circulaire des écrivains et des artistes, le cénacle s'encastre ainsi en abyme dans un univers dont l'organisation pratique

séjours au Danemark, en Allemagne, en Autriche, en Bohême, quelques péripéties politiques et amoureuses (notamment avec une cantatrice wagnérienne), le romancier y prête non seulement à Calixte Armel des traités de haute esthétique (*Essai sur une fusion raisonnée des Arts, Essai sur le fondement musical de la Poésie, Études sur le Vers tragique*), des recueils (*Faunes, Révélation*) préfigurant un grand poème final (*la Terre première*) et « des études sur la métaphysique anglaise et allemande » publiées dans des « revues spéciales » – tout cela demeurant assez conforme à la réalité autant qu'à l'image sociale de l'auteur des *Divagations* –, mais aussi plusieurs « études de sociologie subversive » exprimant un « républicanisme teinté d'anarchie » (ce qui n'est pas si mal vu).

9. Telle était la mention générique figurant en page de titre du *Soleil des Morts* au moment de sa première publication.

10. Le salon perdurera bien sûr au XIX^e siècle, mais comme résidu d'un système globalement périmé ou bien comme lieu de compromis politico-mondain entre sphère du pouvoir et sphère culturelle.

trouve sa contrepartie symbolique dans toute une mythologie sociale – un univers de plus en plus compartimenté, soumis à des régularités collectives et professionnalisées, d'un côté, mais où le « régime vocationnel¹¹ » dans lequel tend, d'un autre côté, à s'exercer l'activité littéraire et artistique encourage différentes formes de croyance dans la singularité du génie et l'allégeance à des figures charismatiques. De l'apparition des cénacles à l'essor presque simultané d'une « littérature cénaculaire », la continuité est significative : elle témoigne, avec d'autres traits, de ce que la littérature, puissant instrument de radiographie du social autant qu'espace de réflexivité formelle, se saisit d'elle-même comme d'une réalité sociale à part entière, susceptible d'intéresser son lectorat, moyennant différents dosages, au pittoresque de la vie de bohème et aux rituels d'une noblesse des lettres. Ce répertoire cénaculaire, Mauclair ne vient pas seulement l'enrichir en prenant pour objet un cénacle spécifique, celui des Mardis de la rue de Rome ; il vient aussi en quelque sorte le boucler, en laissant présager la désagrégation de la forme cénacle en général¹².

C'est à trois titres au moins que *Le Soleil des Morts* relève du roman cénaculaire. Et d'abord, c'est-à-dire aussi d'entrée de jeu, en ce que son incipit se confond, par un double effet de seuil et une double logique performative, avec la première entrée de son personnage principal au sein du cénacle des « Jeudis » de Calixte Armel, mais encore avec les mots d'approbation et d'accueil que le maître des lieux adresse respectivement à l'accompagnateur et au néophyte :

– Je vous sais gré, mon cher Deraines, d'avoir amené ici M. de Neuze. Soyez le bienvenu, Monsieur, dit avec une gravité douce Calixte Armel. Il y a longtemps que nos pensées s'étaient rejointes, lorsque j'eus connu vos poèmes et vos essais ; si vous le voulez bien, notre rencontre réelle, dès ce soir, ne fera que confirmer l'autre. Et, sans me compter, vous trouverez ici des amis¹³.

Souvenir, pour Mauclair, de son introduction aux Mardis en mai 1890 par l'intermédiaire de Pierre Louÿs. Scène surtout de cooptation dont le lecteur est fait témoin et dont il est aussi en quelque sorte le bénéficiaire : le voici admis, par l'indiscrétion du romancier, à passer le seuil du cénacle le plus feutré du siècle. Et à cette scène correspondra quelques pages plus loin sa symétrique, voulant que le nouvel adepte, en fin de séance, soit reconduit sur le seuil et invité à retrouver régulièrement sa place dans le cercle des fidèles :

11. Selon l'expression forgée par HEINICH N., *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 2005.

12. Sur la forme cénacle et la littérature cénaculaire, on se reportera aux travaux d'Anthony Glinoe et Vincent Laisney, et notamment à leur article GLINOER A. et LAISNEY V., « De Daniel d'Arthez à Calixte Armel : le cénacle à l'épreuve du roman », *Tangence*, n° 80, 2006, p. 19-40.

13. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, op. cit., p. 867.

– Vous connaissez maintenant le chemin, n'est-ce pas? Deraines sera encore votre compagnon, mais j'espère que l'amitié seule suffira à vous guider; je suis encore ici, chaque jeudi, jusqu'en mai, époque à laquelle je m'en irai pour le pèlerinage annuel, dans ma chère forêt de Compiègne... Alors quelque bicyclette vous facilitera, dites-moi, la visite? Et encore merci de m'avoir, après le livre, fait connaître l'auteur¹⁴.

Cénaculaire, le roman l'est d'autre part pour l'image très précise et vivante qu'il offre des Mardis, battant en brèche l'idée trop reçue – et complaisamment entretenue, pour des raisons évidentes, par les membres du cénacle, y compris Mauclair¹⁵ – selon laquelle les performances de Mallarmé, rue de Rome, se seraient diluées dans l'air en même temps que la fumée des cigarettes et la vapeur des grogs rituels¹⁶. Ce n'est pas seulement le décor des lieux qui se trouve ici évoqué, la disposition des adeptes autour de la table, la physionomie et la posture du maître; c'est aussi la circulation d'une parole, faite d'hommages échangés et de propos relevant tantôt d'une abstraite méditation esthétique, tantôt d'une portée polémique, en direction d'opposants au groupe (en l'occurrence un critique d'art hostile à l'impressionnisme); bref toute une scène de communication sans commune mesure avec l'écoute silencieuse des monologues mallarméens à quoi les participants des Mardis ont le plus souvent réduit ceux-ci.

Roman cénaculaire, *Le Soleil des Morts* l'est enfin, à un troisième degré, en tant qu'il soumet la forme cénacle et le microcosme social au sein duquel celui-ci est encadré à une critique assez radicale, et d'autant plus cruelle qu'elle émane d'un adepte du rituel et d'un membre de ce milieu. Tout semble, si l'on veut, se passer comme si Mauclair récrivait à trente-cinq années de distance, et plusieurs crans au-dessus dans la hiérarchie des rangs littéraires, *Les Martyrs ridicules* de Léon Cladel. Là où celui-ci fournissait une représentation sarcastique de la bohème littéraire du Second Empire et racontait l'échec d'une vocation d'écrivain, vécu par un provincial monté à Paris avant de retourner à sa province, *Le Soleil des Morts* semble ne rapporter « le brusque transplantement » de son héros « dans

14. *Ibid.*, p. 877.

15. « Il était convenu de laisser parler le maître, tout en plus en l'orientant par une insinuation brève et adroite. Après quoi on l'écoutait, muets et inclinés, recueillant la bonne parole, et il rêvait à voix haute devant des catéchumènes taciturnes » (MAUCLAIR C., *Mallarmé chez lui*, *op. cit.*, p. 61).

16. Sur les fonctions symboliques de cet oubli orchestré collectivement, voir DURAND P., « 89 rue de Rome. Le rituel des "Mardis" mallarméens », *Art&Fact*, n° 18, 1999, p. 113-126. Plus récemment, Gordon Millan a procédé, par recoupements de témoignages, d'extraits de journaux intimes et de correspondances, à une utile reconstitution chronologique des séances du cénacle, dans MILLAN G., *Les « Mardis » de Stéphane Mallarmé. Mythes et réalités*, Saint-Genouph, Nizet, 2008.

l'élite inquiète de Paris¹⁷ » que pour mieux faire ressortir, au terme du parcours romanesque, la distance que le personnage va prendre avec ce milieu. Si André de Neuze s'intègre avec ferveur au rang de « l'Élite », comme elle se désigne elle-même, il est cependant assez vite gagné par l'insatisfaction à l'égard d'un univers tenant d'un côté d'un aréopage d'anachorètes – assiégé par l'hostilité de la presse, le mercantilisme culturel et la morgue des faux artistes qui y « flairent une force secrète » et « veulent *en être*¹⁸ » – et, d'un autre côté, d'un milieu mondain avec ses rites culturels, ses signes de connivence, ses effets d'esbroufe :

C'était là le petit monde des vernissages particuliers, des premières spéciales, une troupe de figures se retrouvant dans les mêmes ateliers, se faisant des signes au promenoir des concerts, mettant en vedette les mêmes volumes sur les consoles, et ce n'était par la force des choses qu'une coterie, moins que rien dans l'immense cohue des négateurs¹⁹.

Un univers dans lequel le cénacle idéal d'Armel connaît aussi sa variante dégradée avec le « cénacle » du critique d'art Roger Leumann, se voyant en « sauveteur de l'élite » et dont chacun profite « en satisfaisant sa vanité²⁰ ».

De Balzac à Mauclair, Vincent Laisney l'a fort bien montré, la perte des illusions est l'un des ingrédients, sinon l'un des moteurs narratifs du roman cénaculaire²¹. Lieu d'une initiation à la haute littérature où le jeu social entre pairs s'estompe au profit d'une cérémonie idéale entre servants du même culte, le cénacle est cette instance par quoi il faut passer, mais dont il faut aussi sortir – « J'ai peur de quitter le cloître, et il me faut pourtant le quitter²² ! », confessa André de Neuze à Calixte Armel –, au risque d'un renoncement à ses idéaux (tel Lucien de Rubempré se lançant dans le journalisme) ou pour embrasser un nouveau système de valeurs en prise plus directe sur la vie, ainsi qu'il en va d'André de Neuze prêt à se jeter dans l'activisme anarchiste, échappatoire possible à la claustration luxueuse de l'Élite et passage envisagé d'un *en être* esthétique à un *en être* politique (« *En être*? Ah oui, de n'importe quoi, pourvu que...²³ »). Tel est bien en effet le plus intime ressort dramatique du *Soleil des Morts*, qui fait de son pâle héros une conscience malheureuse, parce que tiraillée entre des aspirations contradictoires

17. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, *op. cit.*, p. 928.

18. *Ibid.*, p. 890.

19. *Ibid.*, p. 940.

20. *Id.*

21. LAISNEY V., « Du Cénacle à l'Élite », *Le Miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre Louis-Rey*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 271-280.

22. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, *op. cit.*, p. 982.

23. *Ibid.*, p. 966.

rejouant à un double niveau l'antinomie entre deux modèles radicaux de la littérature, l'un tourné vers l'idéal, le retrait à l'égard de la vie, l'autre tourné vers le réel et l'affrontement au monde. Tiraillement entre deux femmes : d'une part, Sylvaine Armel, double évident de Geneviève Mallarmé, incarnation de l'amour de l'art, vestale discrète au service de l'Artiste pur, « Antigone taciturne de cet Œdipe qui est à lui-même son propre sphynx²⁴ » ; d'autre part, la chanteuse, actrice et danseuse Lucienne Lestrangé, croqueuse d'artistes, incarnant quant à elle l'art de l'amour, jusque dans la distance toute libertine qu'elle sait prendre à l'égard de sa propre jouissance (« Elle savait comment elle serait dans les moments où elle ne saurait plus ce qu'elle ferait²⁵ »). Tiraillement aussi entre deux mentors : Calixte Armel, à la fois idole et icône (de la pureté, de la religion de l'art désobéissant à la vie), et Claude Pallat, militant de la cause anarchiste (que le roman montrera à la tête d'une sanglante insurrection). Entre ces modèles l'opposition est frontale, bien que l'art pour l'art à l'heure du vers libre et la propagande anarchiste, en forte intersection dans l'imaginaire symboliste, participent de radicalités semblables – hystérie de la singularité, anomie, rupture avec les institutions, dont celle du langage comme instrument de communication sociale – et bien que Mauclair ne manque pas d'indiquer, jusque dans l'architecture de son roman, l'affinité d'esprit et de destin liant anars et artistes : « Il eût fallu à l'élite, écrit-il, une brutalité pour imposer ses délicatesses²⁶ » ; et plus loin : « L'isolement grandissant de l'élite ne pouvait se terminer que par la mort, un sursaut instinctif de cette société restreinte la mêlait au grand sursaut anonyme des masses²⁷. » Si son insistance paraît grande à faire voir à son héros, dans l'activisme anarchiste, une sorte de « cure », un moyen de « sortir de l'analyse desséchante, du fétichisme, des recherches de forme, du culte du moi », et d'aérer une « littérature fermée qui [sent] l'encens²⁸ », Mauclair n'en souligne pas moins encore que l'opposition de l'art pur et de la vie brutale, de Calixte Armel et de Claude Pallat, du « soleil des morts » et du « grand Soleil des Vivants²⁹ », met en regard deux extrémismes similaires :

À un bout de la société, Calixte Armel préparait ce qu'à l'autre bout Claude Pallat utiliserait : tous deux prophètes et excommuniés, ils résumaient l'antinomie qui activait la décomposition du siècle, tous deux avaient la même influence, le même magnétisme individuel. L'isolement intellectuel prêché par le poète nécessitait l'indi-

24. *Ibid.*, p. 958.

25. *Ibid.*, p. 930.

26. *Ibid.*, p. 928.

27. *Ibid.*, p. 948.

28. *Ibid.*, p. 947-948.

29. *Ibid.*, p. 1016.

vidualisme absolu de l'anarchiste ; entre eux il y avait un monde, mais aussi, ils n'avaient qu'un mouvement à faire pour se tendre la main « par-dessus le mort » comme les sœurs ennemies qu'Ibsen réconcilie sur le cadavre de Jean-Gabriel Borkman. La tentative héroïque et folle de Claude Pallat en Italie n'était ni plus héroïque ni autrement folle que celle de Calixte Armel créant dans le Paris moderne une chartreuse d'artistes bafoués³⁰.

Un précis de décomposition

Reste, il est vrai, que, noyée dans le sang à la fin du roman, « l'Anarchie, cette machine infernale, [n'avait] d'autre vocation, symbolique, que de pulvériser définitivement le Cénacle³¹ », sous l'allégorie diffuse d'un « soleil des morts » à interpréter tour à tour comme l'aspiration de l'élite artiste à la gloire posthume, le rayonnement du maître sur ses disciples, l'aube ensanglantée de la répression, l'extinction du cénacle et, avec lui, l'exténuation de l'absolu littéraire dont il aura été la forme groupale. « La décomposition du siècle », sous les deux poussées symétriques de l'isolement esthète et de l'individualisme anarchiste, consommé aussi bien la décomposition des « Jeudis », graduellement quittés par leurs adeptes, avec qui s'éteint « la sublime race des refuseurs de l'existence³² », ainsi que l'observe lui-même un Calixte Armel que les dernières lignes du *Soleil des Morts* montreront « [s'éloignant], grandeur outragée » : « Et devant lui son ombre lente s'allongea, couchée dans la boue par l'Aube livide³³. » L'image, tragique et très grossie, concerne tout autant l'idole du Maître que son sanctuaire. C'est l'image d'un enchanteur ayant « senti faiblir » son charisme :

il y avait en moi une force, ce magnétisme qui vous a amenés à moi, jeunes hommes ardents, à moi qui ne conseillais en somme qu'un très pur refus de la vie... Ce charme, je l'ai eu, j'en ai joui : vous saurez un jour combien il est affreux de le sentir faiblir. Songez à ce que pense un homme dévoué à la volupté et dont la vie n'a été qu'adoration des femmes pour son seul regard, le jour où la première petite fille le regarde indifféremment, — et songez à cette sensation immensément plus forte quand le charmeur d'âmes sent que les âmes se détournent³⁴ !

30. *Ibid.*, p. 950.

31. LAISNEY V., « Du Cénacle à l'Élite », *op. cit.*, p. 279.

32. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, *op. cit.*, p. 1013.

33. *Ibid.*, p. 1026.

34. *Ibid.*, p. 985.

C'est l'image aussi d'un microcosme social rétrospectivement réduit, aux yeux du « dernier disciple³⁵ », à un théâtre d'ombres, actionné par un charisme qui, en s'affaiblissant, laisse apparaître les ressorts secrets dont il jouait :

Existe-t-elle même, l'Élite? Il me semble qu'il n'y a là que des reflets de vous. Votre génie suscite autour de lui des fantômes. [...] Vous lisiez nos livres, nos poèmes, avec une sollicitude indulgente, avec quelle inépuisable mansuétude! Mais au fond, ce devoir d'humanité accompli, cette sorte de courtoisie sublime satisfaite, comme nos paroles, nos présences devaient vous paraître vaines³⁶...

Et, en ce sens, il est piquant de constater que ce sera avec cette même « sollicitude indulgente » – expression d'un sens des formalités aussi propre à indexer tout rapport social sur une fiction formelle qu'à suggérer combien ce rapport de façade à autrui entre dans la constitution de l'identité – que Mallarmé, retiré à Valvins, rendra compte à Mauclair de sa propre lecture du *Soleil des Morts* :

J'ai rapporté le *Soleil des Morts* ici et l'ai lu vous devinez comme. Il assemble la légende d'un temps et, si près, le transporte haut. La formation, la défaite de l'Élite présentent un intérêt inconnu, on dirait une bataille humaine à la fois et la conflagration spacieuse de splendeur et de nuage, que vous réglez d'un geste certain. Oui, inaugurant, en ce volume de votre œuvre, comme du « merveilleux intellectuel », avec quelle passion et aisance! Cher Ami, il vous plut que je me sentisse en Calixte Armel, merci, et j'ai, d'un trouble aiguïté de délice, suivi cette figure jusqu'où j'y pouvais prétendre, je dois paraître un rien cela encore que, surtout, étant un ouvrier désespéré ou malheureux; puis l'accompagnai au-delà de moi, vers ses proportions de rêve. Toujours est-il que si l'aspect que dégage un homme à plusieurs ne lui demeure extérieur totalement, vous êtes quelqu'un, Mauclair, qui m'aurez extraordinairement regardé. Les ans, pour peu qu'il m'en reste, ne m'exauceraient pas, littérairement que je me contenterais, pour destin, de vous être apparu cet homme-là. Votre groupement des types respire, admirable, l'heure; (pourquoi certaines animosités, aussi vivaces et, à mon sens ou hors l'amitié, tant injustifiées, j'en ai gémi)? Quand vous passez par ici, faites halte; que nous causions mieux, je vous prenne la main et redise, qu'en ce roman, certes, il y a création³⁷.

De quelle étoffe est ici cette « courtoisie sublime »? Elle tient au fait que le poète dit à son destinataire ce que ce dernier attend de lui, en une série de lieux communs et de formules que tant d'autres lettres de remerciement et de coopération ont déjà dévidés à travers sa correspondance de chef d'école. Elle tient aussi à ce que « la défaite de l'Élite » élude dans une mention trop générale l'acte

35. *Ibid.*, p. 984.

36. *Ibid.*, p. 981.

37. Lettre à Camille Mauclair, 19 juin 1898, MALLARMÉ S., *Correspondance*, t. x, Austin L. J. et Mondor H. (éd.), Paris, Gallimard, 1984, p. 218-219.

d'inventaire avant liquidation enregistré par Mauclair dans son roman, relativement aux idéaux symbolistes et au cénacle idéal de la rue de Rome. C'est, pour une part, que l'échec, expression et confirmation d'un essor désespéré vers l'absolu, participe de l'esthétique de Mallarmé et de son image sur la scène littéraire fin-de-siècle et que le poète, sans doute, aperçoit aussi le profit qu'il peut retirer d'une œuvre à la genèse de laquelle il a été quelque peu associé en acceptant d'être pris pour modèle, et qu'il a peut-être approuvée sur manuscrit avant publication³⁸. *Le Soleil des Morts* s'inscrit, au reste, dans un processus d'héroïsation et de fictionalisation du personnage poétique de Mallarmé largement embrayé par ailleurs et avec sa collaboration – à partir des *Poètes maudits* (1883), d'*À rebours* (1884) et de la livraison le concernant des *Hommes d'Aujourd'hui* (1886)³⁹ –, un processus qui se poursuivra au lendemain de sa disparition avec la publication de l'étude d'Albert Mockel, *Mallarmé un héros* (1899). Vivant sa vocation sous la forme socialement affichée d'un retrait de l'époque et du règne des « vivants », tenant que « l'existence littéraire », toute de solitude, n'a peut-être « lieu, avec le monde [...] que comme inconvénient⁴⁰ », le poète du « Livre » n'est guère moins fictif, si l'on y songe, que Calixte Armel — publiant peu, porteur d'un projet dont ses contemporains n'auront connu que le vide prospectus et adepte, en général, d'une « action restreinte » identifiant l'acte d'écrire au paraphe d'un fantôme, par dédain

38. Un échange de correspondance entre Mauclair et Mallarmé montre en effet que le premier a consulté le second sur son projet d'un « roman sur l'époque littéraire et sociale », présentant une « figure d'intellectuel, qui [ressemblerait à la sienne] très-fortement » et où figureraient « la description d'une réunion de [quelques camarades] autour de [lui], ou telles conversations résumant une partie de [ses] théories » : « Et voilà, bien mal exposé, mon scrupule, dont je voulais vous avertir avant toutes choses. Je n'ai pris, de vous, que l'attitude mentale, et quelques traits physiques la complétant. Que si toutefois vous en étiez, en quelque façon, inquiet, je vous montrerais en temps utile le livre, et viendrais vous consulter. » (Lettre à Mallarmé, 24 septembre 1897, MALLARMÉ S., *Correspondance*, t. IX, Austin L. J. et Mondor H. (éd.), Paris, Gallimard, 1983, p. 338-339.) Réponse du poète : « Ce moi, qu'il faut paraître et que vous, un des mieux, voulûtes affectionner, vous appartient, certes littérairement, et, s'il doit seul rester, que ce soit selon votre vision, Mauclair ; à qui plus sûrement me confier ? » Et d'ajouter avec esprit : « Vous dites [que mon personnage] s'achève, dans votre livre, autrement : n'allez pas, cependant, le faire choir dans l'industrie ni enlever par une dame... » (Lettre à Camille Mauclair, septembre 1897, *op. cit.*, p. 281-282.)

39. Toutes occasions de fournir à ses confrères des inédits et des textes difficilement accessibles ou des éléments biographiques constitutifs d'un légendaire personnel. Il fera en partie de même en adressant à Mauclair, avec son accord au sujet du roman en projet, une épreuve du *Coup de dés* (devenu la *Terre première*, sans doute, dans *Le Soleil des Morts*). *Ibid.*, p. 282.

40. MALLARMÉ S., « Solitude », *Divagations, Œuvres complètes*, t. II, Marchal B. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 256.

d'un « agir » voué à produire en retour, chez l'agent, l'illusion qu'il « en [fut] le principe, donc [qu'il existe]⁴¹ ». Tout cela articulé à une conception radicalement scolastique de la société⁴², qui le porte à déclarer que « le rapport social [...] étant une fiction », celle-ci « relève des belles-lettres⁴³ », et à renverser la question de savoir si « Quelque chose comme les Lettres existe » en professant que « oui, [...] la Littérature existe et, si l'on veut, à l'exclusion de tout⁴⁴ ». À Mauclair, qui en retiendra la leçon pour son roman, n'avait-il pas, d'ailleurs, déclaré ceci : « Je n'existe – et si peu – que sur le papier. Encore est-il blanc, préférablement⁴⁵ » ?

D'autres n'eurent pas, semble-t-il, la même indulgence à l'égard du *Soleil des Morts*. « Lors de sa publication, se rappellera Mauclair en 1935, je fus l'objet de quelques attaques assez basses de gens qui, connaissant à peine mon maître et ignorant l'affection dont il m'honorait, m'accusaient de lèse-majesté⁴⁶. » En se présentant sous l'espèce du « dernier disciple », le romancier conjugait les images du renégat et de l'usurpateur, jouant sur les deux tableaux de l'éloignement et de l'intime proximité, à la fois greffier d'une mystérieuse esthétique et divulgateur de secrets partagés. Déjà auréolé de vagues suspicions de démarquage – aux dépens de Mallarmé, dans *Éleusis, causeries sur la cité intérieure* (1892), ou du Gide du *Voyage d'Urien, dans Couronne de Clarté* (1895), son premier roman⁴⁷ –, Mauclair

41. MALLARMÉ S., « L'Action restreinte », *Divagations, op. cit.*, p. 214.

42. Scolastique au sens de Pierre Bourdieu dans ses *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 1997, chapitre 2.

43. MALLARMÉ S., « Sauvegarde », *Divagations, op. cit.*, p. 272.

44. MALLARMÉ S., *La Musique et les Lettres, Œuvres complètes*, p. 65-66.

45. MAUCLAIR C., *Mallarmé chez lui, op. cit.*, p. 131. Cf. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts, op. cit.*, p. 880 : « Chez des poètes, un jour, il montra quelques pièces lyriques : elles furent trouvées de la plus étincelante et de la plus douloureuse beauté. Mais Calixte Armel, haussant les épaules, murmura : "Il n'y a pas eu un poète depuis Orphée : des professeurs de français, des orateurs, des rédacteurs de thèses, seulement... Et, sachez-le bien, on n'écrit pas. Écrire est au-dessus des forces humaines. On rédige sa conversation simplement." Dès lors, il ne montra plus rien, ses preuves étaient faites, et demeura un assistant. La rumeur se propagea de son génie, et de sa réserve naquit une légende qu'il ne fit rien pour corriger. »

46. Et Mauclair poursuit, avant de livrer à son lecteur la lettre qu'on a citée ci-dessus : « J'ai gardé longtemps le silence. Ma pleine justification est dans la lettre qu'on va lire, la dernière que Mallarmé m'ait écrite et qui est une des fiertés de ma vie. La phrase sur "certaines animosités dont il a gémi" fait allusion à de durs jugements que j'avais portés, avec motifs, sur Jean Lorrain, Mirbeau et surtout Mendès, faux ami auquel Mallarmé, incapable de voir le mal, garda toujours de l'indulgence. » (MAUCLAIR C., *Mallarmé chez lui, op. cit.*, p. 121.)

47. Une lettre de Geneviève Mallarmé apprend à son père, en voyage à Oxford, que « [Mauclair] gémit d'un vilain article de Mühlfed, paru dans *La Revue Blanche*, que tu trouveras ici, et où il est dit qu'*Éleusis* c'est tes idées et tes phrases » (cité par MONDOR H., *Vie de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1941, p. 678). Henri de Régnier note dans son journal : « J'ai reçu *Couronne de*

apparaît surtout, peut-on penser, comme celui qui, familier du cénacle, aura vendu la mèche. Les communautés émotionnelles ont de ces aigreurs, à la mesure de la violence qui leur est faite quand on évente leur secret et que, bien près de se dissoudre, un dernier sursaut les porte à refaire bloc.

La coïncidence, en tout cas, est frappante voulant que ce roman si ostensiblement crépusculaire paraisse précisément, non tant quelques mois à peine avant la soudaine disparition du poète, que l'année de l'entrée en crise prévisible, et peut-être déjà effective, du cénacle le plus ritualisé et le plus durable du siècle. L'ultime séance des Mardis s'est tenue le 12 avril 1898, Mallarmé se retirant prématurément à Valvins dix jours plus tard ; la veille, le poète écrivait à Cazals : « Je pars vers la verdure à venir, parce que fatigué ; demain est mon dernier Mardi⁴⁸. » Auraient-ils repris, comme d'ordinaire, à son retour à Paris après la saison estivale, et perduré longtemps encore ? Il est permis d'en douter. Qu'on n'en parlât pas assez ou qu'on en parlât trop, l'Affaire Dreyfus semble avoir introduit, ici comme ailleurs, un facteur de dissension au sein d'un groupe dont la solidarité esthétique, réduite à quelques valeurs fortes et à trop d'idées vagues, n'offrait qu'une faible capacité de résistance à l'intrusion du conflit politique et des tensions antisémites⁴⁹. La fatigue du Maître comme conséquence d'une exaspération collective ou comme signe d'une exténuation du cénacle sur fond de « crise des valeurs symbolistes » ? *Le Soleil des Morts*, dont le feuilleton sort de février à mai, ne fait pas qu'encadrer temporairement le dernier des Mardis. Acte de profanation rendu peut-être possible par la perte de cohésion du groupe, il signale, au-delà, la péremption de la forme cénacle : parce que cette forme a épuisé, avec les Mardis, trop durables et trop ritualisés, sa charge symbolique ; parce que la fin du siècle, secouée par les attentats anarchistes, période aussi d'émergence des intellectuels et de l'engagement, annonce une littérature mise en demeure de sortir des cloîtres pour s'affronter au

clarté de Mauclair. Ce livre aurait pu être imprimé clandestinement : « aux dépens des autres, rue Gide-gousset ». On pourrait vendre sous le manteau ce qui a été pris dans les poches. Ce jeune homme est démarqueur. Son livre, c'est *Le Voyage d'Urien*, d'André Gide » (RÉGNIER H. de, *Les Cahiers inédits [1887-1936]*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 2002, p. 430).

48. Lettre à Frédéric-Auguste Cazals, 11 avril 1898, MALLARMÉ S., *Correspondance*, t. x, *op. cit.*, p. 136.

49. Valéry, ainsi, répugnait à se tenir aux côtés de Schwob. « Lors de l'Affaire, il y eut de moins en moins de monde aux mardis. Le fait que Mallarmé ne signait aucune pétition suscita le mécontentement ou la méfiance des jeunes poètes dreyfusards, qui s'éloignèrent de leur maître. [...] Mallarmé, qui n'aimait pas voir le conflit politique troubler ses mardis de la rue de Rome, se retira en 1898 à Valvins sans attendre l'été » (OKAYAMA S., « Mallarmé et l'Affaire Dreyfus », *Études de langue et littérature françaises*, n° 70, 1997, p. 116-117).

monde ; parce que « l'art » vécu comme une « maladie triste⁵⁰ » s'apprête à entrer en convalescence du côté du vitalisme d'un Gide – qui se demandera après coup « comment [il avait pu] respirer [...] dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort⁵¹ » –, ou du côté du modernisme d'un Apollinaire et d'un Cendrars ; parce que, surtout, un réaménagement des structures culturelles se dessine, qui va mettre en jeu, au-delà de la compartimentation des réunions domiciliées et de la juxtaposition de singularités, d'autres modalités de l'expérience artistique, davantage chevillées à l'action, et d'autres lieux de sociabilité, localisés dans l'espace public – les avant-gardes d'une part, les cafés d'autre part.

Bibliographie

- BOURDIEU P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 1997.
- DURAND P., « 89 rue de Rome. Le rituel des "Mardis" mallarméens », *Art&Fact*, n° 18, 1999, p. 113-126.
- GIDE A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, 1954.
- GLINOER A. et LAISNEY V., « De Daniel d'Arthez à Calixte Armel : le cénacle à l'épreuve du roman », *Tangence*, n° 80, 2006, p. 19-40.
- HEINICH N., *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 2005.
- LAISNEY V., « Du Cénacle à l'Élite », *Le Miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre Louis-Rey*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 271-280.
- MALLARMÉ S., *Correspondance*, t. IX, Austin L.J. et Mondor H. (éd.), Paris, Gallimard, 1983
- MALLARMÉ S., *Correspondance*, t. X, Austin L.J. et Mondor H. (éd.), Paris, Gallimard, 1984.
- MALLARMÉ S., *Œuvres complètes*, t. II, Marchal B. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.
- MAUCLAIR C., *Mallarmé chez lui*, Paris, Grasset, 1935.
- MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, Ducrey G. (éd.), *Romans fin-de-siècle (1890-1900)*, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1999.
- MILLAN G., *Les « Mardis » de Stéphane Mallarmé. Mythes et réalités*, Saint-Genouph, Nizet, 2008.
- MONDOR H., *Vie de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1941.
- OKAYAMA S., « Mallarmé et l'Affaire Dreyfus », *Études de langue et littérature françaises*, n° 70, 1997, p. 116-117.
- RÉGNIER H. DE, *Les Cahiers inédits [1887-1936]*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 2002.
- VALENTI S., *Camille Mauclair, homme de lettres fin-de-siècle. Critique littéraire, œuvre narrative, création poétique et théâtrale*, Milan, Vita e Pensiero, 2003.
- VALENTI S., « Le portrait littéraire de Mallarmé dans "Le Soleil des Morts" de Camille Mauclair : vérité ou idéologie ? », *L'Analisi Linguistica et Letteraria*, n° 11, 2003, p. 475-506.

50. MAUCLAIR C., *Le Soleil des Morts*, op. cit., p. 899.

51. GIDE A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, 1954, p. 328.

IMAGINAIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE

Fiction, figuration, configuration

Être écrivain est-il un rôle comme un autre? Lui qui hante l'imaginaire social et qui imprègne depuis deux siècles les discours sur la culture, la folie, la marginalité, la modernité ou la nation, est aussi devenu un personnage de roman, d'*Illusions perdues* de Balzac à l'autofiction de Christine Angot. Dans la littérature, l'écrivain est tou-

tefois rarement saisi seul. C'est pourquoi cet ouvrage explore le vaste répertoire des littérateurs de papier en portant son attention aux relations (confrontation, amitié, dénigrement, alliance, etc.) qu'il tisse avec les autres acteurs, groupes et institutions reliés au livre. Les contributions réunies ici montrent comment la littérature se pense comme création et discours, mais aussi comme lieu de socialisation et de travail collectif. De Courteline à Stephen King, des écrivaines de chick-lit aux figures légendaires de Mallarmé et de Nelligan, en passant par les physiologies, les biographies imaginaires et les romans à clés, les multiples visages des écrivains fictifs et les diverses configurations de la vie littéraire sont ainsi dévoilés sous un jour nouveau.

Cet ouvrage est dirigé par trois membres fondateurs du GREMLIN (Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions) : **Björn-Olav Dozo** (Université de Liège), **Anthony Glinoyer** (Université de Sherbrooke) et **Michel Lacroix** (Université du Québec à Montréal).

Privilégiant une approche collective, le GREMLIN a donné naissance à des travaux sur les sociabilités imaginées (Lacroix et Pinson, dir., *Tangence*, no 80, 2006), la sociocritique (Glinoyer, dir., *Texte*, no 45-46, 2009), la bohème (Brissette et Glinoyer, dir., *Bohème sans frontière*, 2010) et les *Fictions du champ littéraire* (2011).

En couverture :
« *André Gide et ses amis au café Maure* »
(1900) de Jacques Émile Blanche
Musée de Rouen, © RMN/Agence Bulloz.

Avec le soutien
du Conseil de recherches
en sciences humaines
du Canada.

ISBN : 978-2-7535-1862-9



9 782753 518629

20 €

